

JUSTINE AUGIER

Croire

Sur les pouvoirs de la littérature

récit

ACTES SUD

Pour Augustin

Dans un temps d'enfermement et de suspens qui rendait curieusement attentif aux dangers de l'époque, l'envie d'écrire sur la littérature et ses pouvoirs m'a traversée une première fois. Elle naissait d'une croyance familière bien qu'intermittente en la puissance de la littérature face à ce qui enferme, écrase le temps, les identités, la langue, les possibles, les luttes et les espoirs. Pendant le confinement, cette croyance est donc revenue m'habiter, et les pouvoirs du livre trouvaient des contours presque nets alors que je venais de raconter l'histoire de Razan Zaitouneh, avocate, écrivaine et figure de la révolution syrienne, et celle de son ami, le penseur et écrivain Yassin al-Haj Saleh. Tous deux nous mettaient en garde – Yassin avait prévenu, s'adressant aux Européens : *La Syrie est votre futur*, et cette phrase ne cessait de me hanter –, mais ils dégageaient aussi de l'espace, eux qui inventaient, pensaient et écrivaient d'une façon neuve, ouvraient des brèches, laissaient entrevoir un peu de ces échappées tant espérées.

Je le devinais, la clarté de cette vision serait éphémère, vouée à s'effilocher et se défaire, ses contours seraient bientôt perdus, rendus au mystère pour être de nouveau cherchés. Mais en ces temps suspendus

qui nous enjoignaient de revenir à *l'essentiel*, dans lesquels vibraient toutes nos craintes, existentielles et politiques, j'ai pensé trouver de quoi tenir en me tournant vers ce que peut la littérature contre ce qui entrave, au-delà de ces semaines confinées, en revenant à cette croyance ténue mais entière en une capacité des phrases à changer quelque chose au réel, par l'entremise de ceux qui lisent. Puis, à mesure que la vie reprenait son cours, cette foi a faibli et bientôt, quand je la considérais hors du travail d'écriture, revenue de l'immersion profonde, elle avait perdu de son aura brûlante, avait laissé place à une sorte de lubie, vaguement ridicule. J'aurais pu tenter de raconter l'intermittence de cette croyance puisqu'elle fait partie de la question, cette difficulté que nous avons à croire une fois pour toutes à la possibilité de déplacer, même de façon infime, une situation qui semble perdue d'avance, mais j'ai renoncé et mis de côté les quelques pages écrites.

L'hiver suivant, cette envie s'est imposée de nouveau. Cinq mois plus tôt, nous avons découvert que ma mère souffrait d'une leucémie dont elle allait mourir un mois plus tard. Elle avait passé la plus grande partie des cinq mois qui venaient de s'écouler enfermée dans une chambre semi-stérile à la Pitié-Salpêtrière, une pièce séparée du reste de l'hôpital et du monde par un *sas*, une pièce dans laquelle, à part le personnel médical, seuls mon frère et moi avions le droit de pénétrer mais pas en même temps, chacun de nous s'y rendant un jour sur deux pour y passer quelques heures. L'un de ces jours sur deux, j'ai évoqué l'envie qui m'avait traversée. Quand ma mère était séduite par une idée, elle devenait incapable d'y renoncer,

s'y consacrait à sa manière, subtile et tenace, résolue à agir mais sans trop en avoir l'air, trouvant des moyens détournés, et s'il s'agissait ainsi de soutenir et d'accompagner, elle donnait l'impression d'une présence presque magique à vos côtés, tant elle savait se faire discrète et efficace.

Cinq mois après le diagnostic et un mois avant sa mort, en décembre 2020, elle porte un pull en laine bleu marine col en v, bien droite, le pull devenu trop grand, le bout de ses doigts repliés sur le revers des manches (*J'insiste sur le fait qu'il y a toujours un détail qui "crispe" le souvenir, qui provoque cet arrêt sur image, la sensation et tout ce qu'elle déclenche, Annie Ernaux*). Le col en v révèle les taches de rousseur sur la peau blonde dont je sais depuis toujours la chaleur et l'odeur, quelque chose dans son visage, dans la place qu'y ont pris ses yeux, donne à chaque mot prononcé, même le plus anodin, une forme de gravité, mais sans peser. On pourrait penser que nous sommes en train de compter les mots qui lui restent à dire mais ce n'est pas le cas, nous nous concentrons entièrement sur l'oubli de la possibilité du pire, et peut-être la gravité vient-elle de là, de cet effort intense que nous fournissons toutes les deux sans relâche. C'est en tout cas ce que je pense sur le moment. Maintenant j'ai compris que ce n'était pas le cas, qu'elle savait très bien ce qu'elle faisait, qu'elle avait comme toujours un coup d'avance.

Nous avons appris à circuler dans la petite chambre aux murs mauves, appris à nous y passer les objets, à nous y croiser, et ce jour de décembre nous attendons les résultats d'une analyse, celle d'un fragment de moelle osseuse prélevé la veille dans sa crête iliaque, et nous pressentons la rechute après des mois d'une

rémission qui devait permettre greffe et espoir. Nous avons déjà occupé le temps en regardant sur la petite télévision suspendue un documentaire consacré à la métamorphose des chenilles, concentrées devant la beauté curieusement appropriée du spectacle, et là nous sommes debout, très proches l'une de l'autre, je me suis levée pour la laisser reprendre sa place et je ne sais trop comment dire ce moment, malgré son intention qui aujourd'hui me semble claire, ce n'est pas comme si elle tentait de dramatiser l'instant, comme si elle disait écoute, je te parle depuis ce lieu où je me suis condamnée. Son regard bien planté dans le mien, ses doigts jouant un peu avec le revers de la manche elle dit seulement, alors que nous n'avons pas évoqué ce sujet depuis des semaines : *Il faut que tu l'écrives, ce livre sur la littérature et ses pouvoirs.* J'ignore quelle idée elle s'en fait, ce qu'elle imagine depuis son enfermement, à quel point son envie peut ressembler à la mienne, mais une chose est sûre, la possibilité de ne pas l'écrire disparaît.

Un an après sa mort je la revois, me laisse envahir par son visage concerné, l'écoute me passer commande et me donner rendez-vous, comme si elle avait su que la force pourrait venir à me manquer, qu'il lui faudrait encore me soutenir et se pencher avec moi sur ce texte à écrire, qui deviendrait aussi un lieu où nous retrouver.

PARLER AU FANTÔME

J'ai découvert l'existence de Razan Zaitouneh en même temps que je découvrais sa disparition, dans un documentaire qui avait été filmé alors qu'elle se trouvait à Douma, une ville de la banlieue de Damas, bombardée et assiégée mais libérée de la présence du régime Assad, où Razan tentait avec d'autres d'inventer la Syrie nouvelle. Apparition furtive d'une jeune femme blonde et menue de trente-sept ans, qui demande à celui qui tient la caméra d'arrêter de la filmer avant d'ajouter, sourire en coin : *Je ne plaisante pas*. J'ai vu ce film alors que je vivais à Beyrouth, en 2014, près d'un an déjà après la disparition de Razan, dans la nuit du 9 au 10 décembre 2013.

Razan Zaitouneh s'est toujours opposée au régime de Bachar al-Assad, dont elle s'est acharnée à documenter les crimes, mais elle a été enlevée avec trois camarades par le groupe islamiste qui avait fini par prendre le pouvoir à Douma, a ainsi disparu comme tous ceux qui partageaient la vision d'un régime démocratique et pluriel. Ces opposants avaient méthodiquement été pris pour cible et finissaient alors d'être éradiqués après avoir été poussés à l'exil, torturés, tués ou torturés encore. Ils ont été écrasés avec la révolution et ses promesses, et puis ils ont été

écrasés une seconde fois, par l'indifférence et l'oubli que le monde leur a réservés quand pourtant jamais écrasement n'avait été si bien documenté : centaines de milliers de preuves à disposition pour qui aurait la force de chercher à savoir.

Le monde a ignoré la Syrie. L'Europe aussi, qui s'était pourtant construite après la Seconde Guerre mondiale en faisant de certaines valeurs universelles son socle, en affirmant sa détermination à lutter contre le fascisme, en affirmant avec force – et dans cet espoir résidait en grande partie la beauté de son programme – que certains crimes concernaient l'humanité et qu'il fallait tout mettre en œuvre pour que jamais ils ne se reproduisent. J'ai grandi dans une Europe en construction que les pays rejoignaient les uns après les autres et c'était chaque fois une fête, rien ne semblant pouvoir arrêter ce mouvement, idée folle qui était la nôtre d'un progrès constant, d'une *modernité* dans laquelle dorénavant nous aurions été bien établis. La construction venait après la grande destruction et ces deux termes étaient devenus inséparables : il fallait garder en mémoire les crimes mais c'était certain, nous étions parvenus à sauver quelque chose des ruines. Pourtant nous avons renoncé à considérer les femmes et hommes syriens qui se sont battus pour un idéal que nous prétendons incarner, et ce que révèle ce renoncement est vertigineux – nous l'avons entraperçu peut-être, le temps d'un court frisson, d'une peur ancienne que nous avons cru disparue, alors que la Russie envahissait l'Ukraine.

Razan et ses camarades ont produit des preuves sur les crimes commis par le régime Assad pour échapper

à un premier enfermement – c’est toujours ce qu’ils font, ils passent leur temps à trouver des brèches pour se dégager de l’état de siège, pour lutter contre l’idée même d’une absence d’alternative –, enfermement d’un temps défait de son passé, de sa mémoire, un temps statique voué à un éternel présent, privé d’avenir et de la possibilité d’un déplacement du réel. Ils ont réuni ces preuves pour répondre à ce slogan du régime syrien : *Assad pour l’éternité*, pour répondre à ce régime qui tentait de nier sa propre finitude en privant le peuple syrien de son histoire.

Yassin al-Haj Saleh, qui a passé seize ans dans les prisons d’Hafez al-Assad, dont le frère a disparu après avoir été enlevé par l’État islamique, dont la femme, Samira al-Khalil, a disparu à Douma en même temps que Razan, a écrit sur la façon dont les révolutionnaires ont voulu s’élever contre l’idée d’une Syrie qui serait *terre d’oubli*, se réappropriant leur histoire et les noms effacés par le régime, nommant les disparus et rouvrant ainsi la possibilité du futur, *que chacun parle en son nom. Que chacun résiste à l’oubli général*, parce que *tout comme la prison et l’exil, l’oubli est d’ordre politique*. Et c’est ainsi qu’au péril de leurs vies des milliers de Syriens se sont lancés dans un gigantesque travail de documentation, ont réuni des documents administratifs, des images, des témoignages, des films et des métadonnées, les ont fait sortir de Syrie, les ont confiés – et il faudrait raconter l’histoire de chaque document sauvé, les risques pris pour chaque preuve –, afin de constituer une mémoire, désirant croire que cette matière pourrait un jour venir à bout de l’impunité, poussés par leur désir de justice et le refus du monde tel qu’il va.

Se souvenir des morts comme dans la prison syrienne de Palmyre à laquelle Mustafa Khalifé a consacré *La Coquille*, où les mémoriseurs se voyaient confier la tâche de se souvenir : *Dans notre cellule, il y avait un jeune de moins de vingt ans qui savait plus de trois mille noms : le nom du prisonnier, de sa ville ou de son village, sa date d'incarcération, ce qu'il était advenu de lui... Certains étaient spécialisés dans les meurtres et les exécutions.*

Ici, en France, en Europe, nous nous étions promis de ne plus perdre le compte mais certaines vies sombrent et personne ou presque n'y accorde d'importance. Garder le compte demande un effort et surtout, le compte donne des responsabilités. Nous l'avons perdu et de nouveau nous vivons dans le scandale absolu du mépris de certaines vies, avec un peu de honte mais le plus souvent dans l'indifférence, parfois même dans une impensable revendication. (... *l'homme-famine, l'homme-insulte, l'homme-torture on pouvait à n'importe quel moment le saisir le rouer de coups, le tuer – parfaitement le tuer – sans avoir de compte à rendre à personne sans avoir d'excuses à présenter à personne, Aimé Césaire.*)

Razan a commencé à se consacrer à cette tâche de documentation bien avant la révolution, et dans un article elle écrit ces mots : *Je documente la mort. Je regarde des vidéos de martyrs pour pouvoir enregistrer leur nom et les détails de leur mort – des douzaines chaque jour, et quand régulièrement on actualise notre base de données, le nombre atteint des centaines en quelques heures. La durée moyenne d'une vidéo est d'une minute. En une heure on pourrait voir soixante cadavres, sauf si le film s'intéresse à des massacres de*

masse ; alors le chiffre est démultiplié. Un corps après l'autre. L'un est enveloppé d'un linceul, un autre toujours couvert de blessures et de sang. Tandis qu'on lit sur certains visages la surprise et l'effroi – est-ce bien la mort ? –, d'autres ont l'air si paisibles qu'on pourrait les croire endormis. Certains de ces visages sont très beaux. Ils ont la peau douce, une bouche étroite sur laquelle plane l'ombre d'un sourire intelligent.

Entrer dans les dédales de ce combat mené si patiemment, après la révolution plus encore, quand les crimes et les victimes se multiplient, qu'il est plus que jamais impensable de les laisser sombrer, ce combat mené jour après jour, nuit après nuit parce que sa force de travail est immense, trop grande parfois pour ceux qui œuvrent à ses côtés et s'épuisent tandis qu'elle rallume une cigarette en disant *on continue*, entrer dans les dédales de ce combat, dans cette certitude de Razan et des révolutionnaires que la lutte passe par la réappropriation de ces dimensions temporelles. La voir à la tâche m'a renvoyée à une vision plus large, à l'histoire syrienne mais aussi à quelque chose d'universel parce que c'est le principe d'une révolution, et parce que c'est la façon d'être au monde de Razan : elle réconcilie les dimensions. Et cette vision d'elle au travail pour rattacher les histoires, relier les noms, ne pas lâcher ceux qui sombrent, rafistoler les temporalités, ne cesse aussi de me renvoyer à une immédiateté dont nous sommes aujourd'hui les prisonniers, condamnés face aux événements à la peur et à la sidération, qui induisent crispation, conflictualité, et une profonde incapacité à se projeter (*L'histoire est capable, et seule capable, de nous permettre, dans un monde en état d'instabilité définitive, de vivre avec d'autres réflexes que ceux de la*

peur, et des descentes éperdues dans les caves, Lucien Febvre). L'oubli, grand mécanisme à l'œuvre dans une époque à l'avenir obscur, contre lequel la littérature fournit une arme discrète et implacable.